



Les mots de Philo

Racines a sélectionné pour vous cet extrait du livre *Les mots de Philo*, récit de vie de Philomène Sorin, de Chambretaud, écrit par sa petite-fille, Annie Rapin, qui a enregistré son témoignage.

Philo, comme on l'appelle, n'a pas sa langue dans sa poche et raconte comment elle a vécu, de manière simple et familière, une "vie de labeur", dans le haut-bocage vendéen. On y découvre les souvenirs de ses jeunes années...

"Moi je n'avais pas eu besoin d'être gagée sur une foire parce que mes parents avaient eux-mêmes fixé le prix. Mais pour les bonnes comme pour les valets, c'était pas rigolo. Ce n'était pas rien de s'engager pour un an ! Je pense à ceux qui étaient gagés à la Motte par exemple : le matin, ils partaient à pied, et encore la Motte ce n'est pas loin, certaines partaient de beaucoup plus loin... En arrivant, boulot boulot toute la journée, puis le soir, retourner... Et avec des gamins tous les ans dans cette grande famille de gens un peu simples, c'était plutôt triste, hein. C'était une foire à l'emploi, voilà, c'est ça. Les valets rencontraient les patrons, ils se parlaient et ils disaient "je te gagerais bien moi", alors le valet se gageait, et il lui disait "je te donnerai tant"... "Oh ben non...". Alors ils discutaient, "ah c'est trop cher...", des palabres. Et puis en fin de compte, il fallait bien que le valet se gage, alors il finissait par s'arranger avec le patron.

Moi, je n'ai pas su à quel prix j'avais été gagée. Je suis partie cinq ans travailler comme bonne à l'Aurière aux Herbiers, j'apportais les gages à mon père, et je ne me suis jamais occupée de savoir où passait l'argent. Un jour, la mère Veillon m'a dit comme ça : "ah, pendant que Gaby va se faire instruire, toi tu vas aux topines⁽¹⁾ ! Tu vas travailler dans les champs !" Et ça c'était bien vrai. Mais je ne lui en ai jamais voulu, hein, jamais ! Mes patrons connaissaient mes parents parce que c'était ma cousine, j'étais chez ma cousine germaine.



Alors maman m'avait gagée un peu à cause de ça. La belle-mère de ma patronne était morte d'un coup, alors elle s'était retrouvée seule et avait demandé à ma mère si elle pouvait m'envoyer l'aider. C'est comme ça que je suis partie là-bas avec mon vélo. J'y suis restée cinq ans, mais certaines bonnes changeaient tous les ans. Autrefois, c'était terrible, ces valets qui se gageaient à l'année comme ça. Ils commençaient le 2 novembre à travailler. Ils n'avaient pas une journée à eux de l'année, hein, hormis les fêtes religieuses : la Toussaint, les lundis de Pâques et de Pentecôte, l'Assomption. Ils arrivaient crevés chez eux le soir, car on ne les embauchait pas pour se tourner les pouces. C'est bien différent aujourd'hui, maintenant il y a des possibilités.

À l'Aurière, j'avais tout de même droit à une demi-heure de sieste le midi, comme les valets. Mais tu sais, quand ils se levaient à cinq heures du matin, pour travailler jusqu'au soir, ils étaient bien crevés. Il y en a qui ont travaillé dur, des hommes, et des femmes aussi. Mais on n'en faisait pas de cas parce que les voisins étaient pareils, tout le monde faisait pareil. C'était comme ça, il fallait gagner sa vie, il fallait manger. On s'imaginait que c'était indispensable. Puis on n'avait pas le choix, que veux-tu, on n'avait pas le choix ! Et encore j'étais bien nourrie à l'Aurière. Ce n'était pas le cas de toutes les maisons. Moi je faisais presque partie de la famille. Avec Louise, ça marchait à peu près, mais avec le vieux patron, oh la la. Je ne l'aimais pas beaucoup et il

ne m'aimait pas beaucoup non plus. J'étais venue là pour remplacer sa femme qui était morte tout d'un coup, alors c'était pas la joie. Puis il n'avait pas eu de chance, car cette année-là un de ses fils s'est tué dans un accident, et ensuite son autre gars est parti en Allemagne... Et puis Henri, le mari qui avait été fait prisonnier... Alors c'était pas la joie, du tout, du tout, du tout. Heureusement il y avait le Gilles, leur troisième gars, qui était rigolo comme tout parce qu'il bougeait sans arrêt. Mais je commençais à en avoir marre d'être à l'Aurière. C'est pas marquant d'être tout le temps chez les autres, tu n'as jamais un jour à toi... Je dormais là-bas toute la semaine et je revenais le dimanche midi.

Je me rappelle d'une journée où il avait neigé, et en arrivant au calvaire des Herbiers j'avais été obligée de faire demi-tour car il y avait trop de neige à revenir chez nous... Je suis retournée manger à l'Aurière le midi, puis tout d'un coup le cafard m'a pris, je me suis dit : je vais pas rester là toute la semaine, sans voir mes parents. Alors j'ai repris mon vélo et je suis rentrée. Je suis peut-être restée une heure ou deux seulement. Même si je n'avais pas beaucoup de dialogues avec mes parents, j'aimais bien les voir quand même. Ah, je ne voudrais pas recommencer ça pour un empire !

Sans électricité, à l'Aurière, on se servait d'une lampe à carbure. Pendant la guerre on l'achetait au compte-goutte. Ah, quelle saloperie ! Ça puait, ça infectait sur la table ! Et puis tout d'un coup ça prenait à siffler, tu



► Les mots de Philo

pouvais te dire que c'était foutu, t'avais plus qu'à l'éteindre, c'était noyé. Combien de fois il aura fallu retourner à la cuisine parce qu'en allant à l'écrémeuse, un petit courant d'air l'éteignait... T'avais plus qu'à retourner la rallumer au feu. On l'a trouvé bon, nous autres, quand l'électricité est arrivée. En hiver ça prolongeait les journées.

Là-bas on ne regardait pas le journal, rien du tout. Plus tard j'ai voté pour des gens que je ne connaissais pas d'ailleurs. Je ne connaissais pas leur mentalité. Je savais quand même pour quel bord je votais, j'aurais pas voté pour des communistes. Peut-être que vous autres votez pour des communistes, moi j'en sais rien. Je n'aurais pas voté pour l'autre extrême. Tout ce qui est extrême est mauvais. [...]

Quand j'ai commencé à voter, il devait bien y avoir autant de partis qu'aujourd'hui, mais on ne s'occupait pas de savoir qui était le président de la République. À l'époque, c'était un type du Sénat qui est mort en ces jours, là, Monory. C'était un autodidacte hein, il a monté les échelons tout seul. Ce

sont les travailleurs ça, parce que ça se sera pas fait tout seul. Celui qui s'est suicidé, Bérégovoy, ben c'est pareil, c'est un type qui était monté tout seul, hein.

Maman a vu partir ses filles au couvent et en pension, moi à l'Aurière, puis Henri. Il est parti à la Trappe⁽²⁾. Avant de trouver sa vocation il avait tenu un petit commerce de chaussures à Chambretau. Il aurait pu rester faire sa petite vie dans le bourg, parce qu'il gagnait bien son pain, les gens le faisaient travailler, il était consciencieux... Oui, il avait une bonne clientèle, ça marchait. Mais il avait envie d'autre chose. A son départ, ma mère était triste. "*Quand tu seras loin je ne te verrai plus*", qu'elle disait. Et lui il répondait : "*ma pauvre maman, si je me mariais et que j'étais à l'autre bout de la région, je ne vous verrais pas plus souvent*"⁽¹⁾.

(1) Les topines, comme on appelait communément les topinambours, faisaient partie des cultures hivernales habituelles. Philomène devait les ramasser dans les champs. Gaby (Gabrielle) était la jeune sœur de Philomène qui a été la seule de la fratrie à étudier un peu plus que les autres.

(2) La Trappe est une abbaye cistercienne, dont l'une des communautés est établie à Bégrolles-en-Mauges (49), où s'est installé Henri, frère de Philomène.

L'auteure : Annie Rapin

En mars 2009, Annie Rapin se décide à franchir le pas : après une petite dizaine d'années passées dans la presse écrite⁽¹⁾, la jeune journaliste souhaite s'attaquer à un projet plus personnel, tout en revenant au sens premier de l'écriture. Elle demande à sa grand-mère, habitante d'un petit village vendéen du Haut-Bocage, Chambretau, de se raconter. Philomène hésite, accepte, et finit par se livrer à bâtons rompus. *Les mots de Philo* est ainsi la restitution d'une parole brute, intime, parfois désarmante pour une génération à qui l'on reproche souvent d'être "taiseuse". Ce récit deviendra par la force des choses, au-delà d'une compilation de souvenirs brûlants et de réflexions simples, le témoignage rare d'une femme sur une dure vie de labeur, quelques mois avant sa disparition. Il est aussi l'objet qui porte Annie Rapin vers sa nouvelle carrière d'écrivain public.

Les mots de Philo, 72 pages, 10 €. En vente auprès de l'auteure (jcrivraipourvous@gmail.com ou 06 86 62 09 81), au tabac-presse Le Dauphin à Chambretau, à la Maison de la Presse des Herbiers et de La Roche-sur-Yon, à la librairie Agora à La Roche-sur-Yon. Séance de dédicaces samedi 26 mars de 10 h 30 à 12 h 30 à la Maison de la presse des Herbiers.

(1) Annie Rapin collabore aussi au magazine *Racines*.

